

EMMA, JACQUES ET LES AUTRES ... QUAND L'ACCOMPAGNEMENT SOCIALE DEVIENT UNE CHANCE

Ils ont tous un jour frappé à la porte du Service Social de la Fondation Casip-Cojasor. Parce que leur vie n'était pas un long fleuve tranquille et qu'un jour tout a basculé, parce que chacun avec son histoire particulière avait besoin d'être accueilli et accompagné avec humanité.

Emma est accompagnée par le Service Famille et Jacky par le SPRA (Service des personnes âgées et retraités) au sein du pôle d'intervention social. Ils ont accepté de témoigner tout en souhaitant rester discrets.

« Je me suis sentie écoutée ! Ça m'a sauvé » Emma, 50 ans, mère de famille

Emma raconte avec beaucoup de dignité et de pudeur les longues années de galère qu'elle a pu traverser avec sa famille : **« Après un grave accident de voiture, mon mari a eu une perte d'audition, il a perdu son emploi et je ne travaillais pas, alors la situation s'est dégradée très vite ! »** Une famille comme beaucoup d'autres, avec 3 enfants scolarisés dans le public, les plus grands au lycée, des parents âgés avec de toutes petites retraites qu'on aidait un peu... **« Et là c'était mon tour d'avoir besoin d'aide ! On m'avait parlé du Casip-Cojasor mais c'était très difficile pour moi d'avoir à demander. Et puis j'ai rencontré cette assistante sociale extraordinaire qui m'a écoutée, pour moi c'était le plus important : j'arrivais en larmes, je repartais regonflée, confiante, elle ne m'a jamais laissée sur le carreau »**. Emma explique la dépression de son mari, comment elle devait jongler entre les allocations familiales et les bourses des enfants, les imprévus tant redoutés... **« je n'appelais le service social que quand je n'avais pas d'autre issue et elle a toujours été là : les bons alimentaires quand il ne restait plus rien, les aides pour enterrer décemment mon papa, les coups de pouce pour les tefillins du petit ou les billets de train pour que sa fille passe des concours en province. Mais ce n'est pas que l'argent, il y a aussi des groupes de parole, j'ai rencontré des femmes dans mon cas, on pouvait se parler, se soutenir, certaines sont devenues des amies et c'est formidable pour le moral ! »**

Le plus important pour cette "maman courage" ? Que ses enfants finissent leurs études et puissent avoir un métier. Mission accomplie : aujourd'hui les deux aînés travaillent et aident leurs parents. Emma a aussi suivi une formation et travaille depuis 3 ans dans une école auprès d'enfants handicapés. **« C'est parfois encore difficile mais on est debout et j'espère n'avoir plus besoin d'aide, j'aimerais juste garder le contact avec cette dame parce que c'est important pour moi ! »**

« Je n'ai jamais travaillé... ma vie est un roman qui aurait pu mal finir » Jacky, 90 ans.

Mince et hâlé, le regard malicieux, Jacky fait bien 15 ans de moins que son âge. Il habite un studio dans un foyer d'hébergement, entouré de quelques souvenirs jaunis qu'il garde précieusement : **« c'est grâce au Casip que je vis ici, ils m'ont appris qu'en tant qu'enfant caché je pouvais toucher des aides, ils m'ont aidé avec tous les papiers et avec l'allocation vieillesse ça me suffit pour vivre comme un roi ! »** Volubile, avec cet accent des faubourgs parisiens des années 50 il raconte sa vie, un véritable roman qui commence par une fuite ! Paris 1942, il a 12 ans, en revenant de l'école avec son frère il voit ses parents, juifs de Turquie, se faire arrêter. Ils mourront en déportation comme toute sa famille. **« On s'est sauvé ! Pendant 3 ans on a traversé toute la France, 5000 km, on**

travaillait dans des fermes pour avoir de quoi manger et dormir ». A à la fin de la guerre, déclarés pupilles de la nation ils sont placés en orphelinat : **« Mais moi j'ai pris le large : j'avais peur de rien après ce que j'avais vécu, je savais très bien me défendre »**. Et la fuite continue, Jacky vit de "petits coups". **« A 17 ans je suis parti en Israël faire la guerre d'indépendance, par hasard. »** Il montre avec fierté ses papiers du Mahal français. Sans attache, seul, Jacky fait ensuite la guerre d'Indochine : **« Ho Chi Min c'était très dur ! »**. A 23 ans, il revient dans le Paris des grands boulevards, des nuits de Pigalle et de la "débrouille". Marseille, New York, Las Vegas, une vie en forme d'évasion permanente ! **« En fait je suis un grand solitaire, et puis je prenais de l'âge, heureusement qu'il y a eu le Casip ! Et j'ai une assistante sociale extra, qui s'occupe très bien de moi »**. Aujourd'hui Jacky garde la forme, il rend parfois visite à son frère qui vit dans le sud et il joue toujours aux cartes ou au PMU avec des gars qui ont 40 ans de moins. Tous ses amis sont morts.

« Ils ont souvent leurs propres réponses ! » E. Baït (Assistante sociale Service Famille)

Quand on demande à un accompagnant social comment il travaille, il vous explique qu'il fait avec ce que lui apportent les personnes : **« Ils arrivent avec une première demande, souvent précise et urgente, et puis il y a tout ce qui n'est pas dit. On creuse, on prend le temps d'écouter, d'établir un lien de confiance, le temps nécessaire à chacun pour pouvoir se livrer... C'est cela accompagner »** (Emmanuelle Baït)

La règle d'or du suivi social : ne jamais imposer de solutions ou penser que l'on sait mieux que la personne concernée ce dont elle a besoin.

« Parfois on peut ressentir de la frustration, ou un sentiment d'impuissance, mais on ne peut pas faire à la place de la personne : on travaille dans les limites qu'elle nous impose, quitte à les faire évoluer avec le temps » Olivia Berth, Assistante sociale au SPRA*.

« Et, paradoxalement, parfois la meilleure réponse c'est de ne pas répondre dans l'urgence, mais d'accompagner en douceur les personnes vers une prise de conscience de leur réalité » précise Emmanuelle Baït pour qui chaque accompagnement est une lente élaboration vers un équilibre de vie propre à chacun.

C'est toute l'histoire de ce monsieur inscrit au RSA qui voulait absolument qu'on l'aide à trouver un emploi : il lui a fallu du temps pour comprendre qu'il souffrait d'un handicap, pour l'accepter et enfin se sentir libéré, reconnu dans ce nouveau statut et devenir autonome.

Certains éprouvent de la honte, ils mettent du temps à accepter d'être suivi socialement ce qui peut aggraver la situation. L'enjeu c'est alors de persuader ces personnes que l'accompagnement se fait sans aucun jugement, dans la bienveillance et la discrétion.

« C'est une forme de sagesse que de savoir accepter une aide. Toutes les histoires de vie sont d'une infinie richesse et ce sont souvent des personnes qui ont une grande force intérieure pour résister ainsi aux difficultés » souligne Olivia Berth.

Pour toutes les deux ce qu'il y a de plus gratifiant dans leur métier c'est quand une personne réussit à s'en sortir : c'est autant sa réussite que la leur.

L'autre limite dans un accompagnement social ce sont les moyens financiers et humains, notamment quand beaucoup de demandes restent en attentes faute de pouvoir être traitées.

« C'est le seul service de la Fondation exclusivement financé par des dons privés et c'est aussi celui qui accueille le plus grand nombre d'utilisateurs, donc plus il y a de dons, plus on peut agir » Souligne Sarah Binabout, la directrice adjointe du Pôle d'intervention social.

**Tout au long de l'épisode Covid les demandes d'aides continuent de se multiplier...
Si les dons pouvaient aussi se multiplier, arriverait-on à l'équilibre ? Essayons..!**

*Service Personnes Retraitées et Agées



Article paru dans le Journal #4 de la Fondation Casip Cojasor, sorti en DEC 2020